

L'ENFANT QU'ON REGRETTE

Mon corps le réclamait. Mon esprit aussi. Souvent le dimanche. Ou en fin de vacances. D'été. De printemps. Ça m'obsédait. De mes entrailles ; jusqu'au fond de mes rêves. Quand j'entrais dans une église. Quand je me promenais dans des marais, aux abords du sauvage. Chaque fois que je me sentais libre, mon cœur joyeux réclamait, insidieusement. Peut-on faire obstruction à un désir qui ne se signifie que les jours heureux ?

Pourtant j'en avais déjà quatre. C'est beaucoup, énorme même comparé à mes contemporains, mes collègues, mes amis, mes voisins. Quatre enfants. Mais juste quatre. Quatre enfants depuis mes trente-cinq ans. Quatre enfants sans réfléchir, sans décider, en suivant mon instinct. Celui qu'on n'explique pas. Qui s'impose. A peine eu le premier que je pensais au deuxième. Accouchée du deuxième, je me demandais déjà quand je lancerai la conception du troisième. Puis du quatrième.

Et puis là ; je ne sus plus. L'instinct était là, mais pas l'énergie de le réaliser, il ne me dépassait plus. Et ça n'est pas revenu. L'envie, oui ; mais la force, non. La force de le porter, de l'accoucher, de l'emmener à la crèche avant de partir travailler. Je faisais ma maligne : « J'en voudrais bien un autre, mais seulement si on me le livre quand il saura nager, lire et faire du vélo. » Je ne ris plus. Je n'ai plus à aller à la piscine.

C'est fini. Ils grandissent. C'est trop tard.

J'ai pensé avoir le temps. Après tout ; des règles, on en a jusqu'à plus de cinquante ans, j'étais large. Et il y a bien cette cousine, qui a eu son dernier à quarante-six ans. Ou cette voisine. J'ai laissé trainer. Sans trancher. Finalement, je n'y avais pas si bien réfléchi. Ou bien si, j'y avais beaucoup réfléchi, mais la raison est inadaptée à ces affaires-là. Donc, ça s'est fait comme ça. Car il fallait élever les autres. Et puis travailler, pour les loger et les nourrir. Et puis se réaliser aussi, un peu quand même.

Et puis il y avait Lui.

Lui, évidemment. Le dupliquer encore une fois. Pour qu'il existe toujours, qu'il ne disparaisse jamais. Lui qui voit tout, qui ne lâche jamais rien. Sa façon de parler, de se tenir droit, de fixer les arbres, les fleurs, les bêtes. D'être toujours là où on ne l'attend pas. Sa voix, ses mains, son ombre et même son air désagréable. Le reproduire.

Lui qui m'avait lancé, quand je lui avais annoncé que j'étais enceinte du quatrième : « Celui-là, c'est le dernier ! ». Comme un homme qui m'a accordé une faveur. Le dernier. Comme si le désir de vivre avait une fin. Alors qu'au début de l'histoire, il me disait : « On en aura autant que tu voudras ». Et j'en voulais sept, dix, je ne savais pas trop. Beaucoup. Autant que la vie m'en donnerait.

On vieillit. On calcule.

Lui, il a eu du mal aussi, finalement, à renoncer à donner encore une fois la vie. Après son : « C'est le dernier », il avançait des : « pourquoi pas, j'ai rien contre ». Aucun de nous n'avait rien contre, mais personne n'était complètement sûr d'être pour. D'être capable d'assumer, les dix-huit, ou trente prochaines années. Alors on a attendu ; on a cru qu'on avait le temps.

Et moi. Moi, j'adore vivre avec Lui. Toujours. Quand je l'ai connu, quand j'ai commencé à l'aimer follement, j'ai tout de suite voulu des enfants de lui. Je le voulais complètement, immédiatement ; l'amour, et tout ce qui va avec, sans attendre un instant. Parce qu'il aurait pu lui arriver malheur, et qu'est-ce qui me serait resté alors de lui ? Lui qui m'est essentiel. Les amants qui patientent avant de se décider à avoir un enfant sont des êtres étranges pour moi. Je ne comprends pas leur langage. Quand j'ai atteint quarante ans, je voulais toujours ça ; l'amour et tous ses fruits avec, mais j'étais fatiguée.

Et puis à quarante-cinq ans. Tout a basculé.

Quatre, c'est bien déjà. C'est même un peu gênant d'en avoir plus. Parce qu'il y a les autres. Ma mère qui trouve que c'est déjà beaucoup. Elle a son âge, elle est prudente. Est-ce que c'est ça l'expérience de la vie ? de choisir d'arrêter de la donner ? Les écolos n'avaient aucune place dans ma difficulté à choisir de mettre un nouvel enfant au monde. D'abord il serait peut-être, ce nouveau-né, le prochain espoir pour cette planète... En cela, ne pas le mettre au monde était égoïste et même barbare. Combien de prix Nobel ne sont pas nés à cause de futurs parents trop épuisés pour les mettre au monde ? Ensuite, ma famille nombreuse s'emploie à vivre sobrement. Une voiture sept places, avec des vitres qu'on remonte à la main, et même pas la clim... des poules pour les œufs, de la cuisine maison, des vacances sur le plateau de mille vaches, et des vêtements élimés transmis de frères en sœurs.

Mais ma volonté me faisait défaut. Ma raison disait oui, mes actes non.

Je ne tombais pas plus bas dans mes tergiversations. La peur me tournait autour. L'âge qui avance. Cette vulnérabilité qui était née avec mes enfants. Il faut en avoir, de la confiance, pour mettre au monde un nouvel être. Alors qu'avant. Avant, je n'avais peur de rien. La vie était une terre à conquérir, et il m'en fallait le maximum. Je ne tombais pas plus bas. Je veux dire que je n'ai pas commencé à compter les mètres carrés disponibles de mon appartement, ni l'argent ; j'aurais eu trop honte, de refuser une vie pour dix sous, ou même un million ; et quelques mètres de planchers.

Mais je m'étais quand même mise à compter : mon temps, et mon énergie.

Mon amie Margot m'a lancé : « Il faut toujours un enfant qu'on regrette. C'est mieux qu'un enfant de trop ! ». Peut-être. Je ne suis pas sûre. Faut-il vraiment choisir ? L'enfant de trop, celui qui t'épuise mais qui est là ; ou celui qui te hante par son absence ?

C'est un deuil interminable, celui de mes rêves, de ma jeunesse, de mon amour sans limite. Qu'est-ce qui m'a donc retenue ? Le travail peut-être. Je m'y suis jetée à corps perdu, sans compter, avec passion. Il m'a mangé mon temps et beaucoup d'énergie. Pour quel résultat ? Ai-je finalement changé un peu le monde comme je l'imaginais à vingt ans en choisissant ce métier ? Si peu. A peine. Minablement.

Une vieille tante m'alpague : « Quatre enfants, quel courage ! » Je m'étonne, lui réponds : « Vous en avez bien eu cinq, vous ! ». Elle réplique : « Mais je l'ai pas choisi moi... » Choisir... La vie... Vieille tante. Pas commode. Grande gueule. J'aurais, je crois, bien aimé ne pas choisir. Ma grand-mère ne pourrait pas comprendre cette phrase : j'aurais, je crois, bien aimé ne pas choisir. Assumer seulement. M'arranger. Mais pas choisir. Ou juste un peu. « Choisissez tout », c'est le titre d'un livre que je n'ai pas lu, écrit par une mère de quatre enfants, devenue ministre, et ce titre m'a plu.

Et puis il y eu l'orage. La maladie. Et avec elle, les doutes, l'angoisse et même du désespoir. Heureusement, tu n'as plus d'enfants en bas âge. Mais l'aurais-je eu, cette maladie, si j'avais donné la vie il y un ou deux ans ? Mon corps aurait-il alors dysfonctionné ? Nous ne le saurons jamais. Alors j'observe mes choix, et mes non-choix surtout. Alors, je pense à l'essentiel de ma vie. Lui. Toujours. Eux. Mes enfants. Les grandes tablées, où tout le monde parle les uns sur les autres. Les fous rires des plus petits, les histoires sans queue ni tête, les constructions qui s'empilent, les jeux de rôles sans fin, le bazar un peu partout dans la maison. La joie qui déborde, les disputes, l'énergie sans limite, même les ados blasés. Etre mère. Indispensable. Les préserver, faire durer l'enfance, tenter de percer leur logique, les embrasser fougueusement, sans gêne, rire de leur bêtise, se fâcher ; vivre tout ça avec lui. Comment ai-je pu renoncer ? Laisser passer l'essentiel ?

Le sang ne coule plus. Lui peut-être ; moi, plus jamais.

Je vais vivre. Avec lui. Avec eux. Je suis heureuse. Ça fait naître en moi, un désir mystérieux. Donner la vie me hante. Toujours. Une vie en plus. A protéger. A voir grandir. A aimer. Sans limite. **Cette fois-ci pas de doute, il manquait un enfant...**